

Réponse par M. Alphonse Leroy, a un mémoire sur une imputation d'impéritie.

Contributors

Leroy, Alphonse Vincent Louis Antoine, 1741?-1816.
Royal College of Surgeons of England

Publication/Creation

[Paris] : De l'impr. de L. Cellot & fils, [1787]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/gqvbgpf2>

Provider

Royal College of Surgeons

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by The Royal College of Surgeons of England. The original may be consulted at The Royal College of Surgeons of England. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

(3.)

R É P O N S E
P A R
M. ALPHONSE LEROY;
A UN MÉMOIRE
SUR UNE IMPUTATION D'IMPÉRITIE.

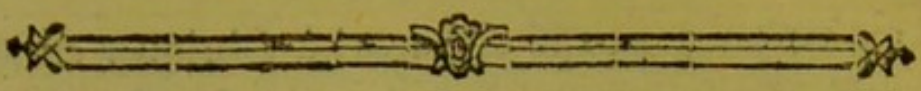
REPOUSE

PAR

M. ALPHONSE LEROY

UN MÉMOIRE

DES UNE IMPUTATION D'INJUSTICE



R É P O N S E

*PAR M^e ALPHONSE LEROI , Docteur
Régent , Professeur de Médecine & d'Ac-
couchemens , ancien Professeur de Chi-
rurgie des Ecoles de la Faculté de
Médecine de Paris ; à une imputation
d'impéritie.*

UN Médecin , sans perdre son honneur , peut être vaincu par la nature. Dans la circonstance qui devient la cause de cet ouvrage , si je pouvois m'occuper d'un petit intérêt d'amour-propre , j'oserois dire que ma retraite a été honorable , puisque j'ai conservé la vie dans une circonstance extraordinaire d'accouchement , où les femmes périssent presque généralement. La dame Heuzard , qui devient le sujet de ce mémoire , est vivante , & ne porte pas même de trace extérieure d'un accident qui , chez elle , a été entièrement du fait de la nature.

J'ai dû préférer une guérison incomplète & sans danger , aux risques d'une mort certaine : néan-

moins on a poussé son mari à fabriquer contre moi , une accusation calomnieuse d'impéritie. L'application des ressources de l'art est ici donc imputée à ignorance & même à crime ! Les Médecins & Chirurgiens accoucheurs les plus habiles de la Capitale , ont donné en ma faveur leur rapport qu'avoit demandé le Magistrat.

La haine de quelques Accoucheurs ignorés , fait dans son désespoir ressource de la diffamation. On m'attaque par un libelle , dans lequel on salit l'imagination par les tableaux les plus dégoûtans : on le répand avec profusion dans les carrefours , dans les provinces , dans les maisons publiques & particulieres.

J'avoue que le combat auquel on me force , me convient peu ; mais pour anoblir & distinguer ma défense , j'ai cherché à la rendre utile : à cet effet , j'amène mes juges , le public & mes agresseurs , dans le sanctuaire de la médecine. D'ailleurs , le Magistrat ne pouvant pas ici décider de la doctrine , mais seulement des faits , j'établis les principes de l'art pour éclairer sur les faits , & pour prouver la mauvaise foi , l'ignorance de ceux qui se sont fait tout-à-la fois mes accusateurs , & mes juges.

C'est pourquoi je publie en même tems que

cette réponse , un ouvrage intitulé : *Essai sur l'Histoire Naturelle de la Grossesse & de l'Accouchement* ; où j'ai tracé la marche de la nature dans la grossesse , & sur-tout dans l'accouchement : j'ai tâché d'en décrire les phénomènes avec assez de clarté pour que les femmes dorénavant puissent reconnoître elles-mêmes leur état en accouchant , & mettre leur fanté , leur vie , & celle de leurs enfans , en garde contre les mauvaises manœuvres , les mauvais conseils , les instrumens , & spécialement contre celui qu'on nomme forceps ou culliere , auquel depuis long-tems je fais bien ouvertement la guerre.

D'après ce que j'ai établi dans cet ouvrage qui précède ma défense , il fera plus facile d'entendre le compte que je vais rendre de l'accident qui a donné lieu à l'accusation qu'on m'intente en impiété. Je vais la réfuter par elle-même , par des raisonnemens invincibles , par des faits sans réplique , enfin , par le suffrage des plus habiles médecins & chirurgiens de la capitale.

J'examinerai le rapport , ou plutôt le libelle virulent & diffamatoire de MM. Piette , de Leuryes , Noury. Ce n'est pas la première fois qu'on essaie sur moi une arme odieuse. J'ai déjà combattu des assassins de réputation ; je vais ici les

combattre encore , puisqu'aujourd'hui la loi l'exige. J'examinerai le certificat rempli de faux dont on s'appuye , & je dévoilerai les motifs qui font fermenter tant de haine.

Si ma défense paroît un peu tardive , mon excuse est dans le peu de tems que me laissent pour écrire , & une santé foible , & une vie que la pratique de la médecine , à laquelle je suis totalement consacré , rendent très-pénible & très-laborieuse.

Il pourroit résulter de cet écrit une réflexion funeste aux malheureux : c'est que l'homme qui s'approche de l'infortune pour la soulager dans ses maux , trouve quelquefois dans la misère une telle dégradation , qu'elle se livre entièrement à l'intrigue la plus criminelle contre son bienfaiteur : mais la bienfaisance est un besoin pour certaines ames. Cette considération peut les éclairer & ne doit pas les arrêter.

Il semble que la dame Heuzard , qui fait le sujet de ce mémoire , & qui , avant son accouchement , étoit dans une misère qui seule a provoqué mes soins , soit aujourd'hui malheureuse par l'accident d'un renversement de matrice , qui est du fait de la nature. Il semble qu'elle ait besoin d'être servie , qu'elle ne puisse vaquer à

ses affaires ; il n'en est pas ainsi. Elle est accouchée depuis deux ans passés. Elle ne porte pas la moindre trace à l'extérieur , de son accident. Elle n'a pas de fièvre. Elle peut vaquer à ses affaires. Sa matrice , comme elle le dit elle-même dans son mémoire , page 31 , ne décele ni maladie , ni vice. Deux femmes à Paris sont dans la même situation ; l'une depuis dix années & vaque à ses occupations ; une autre depuis un an ; c'est une femme-de-chambre , qui n'est point empêchée de faire un service assujettissant. Elles n'ont été conservées que parce qu'on n'a pas violenté la nature. J'ai conservé la dame Heuzard en une circonstance où la plupart des femmes ont péri , & dans laquelle elle eût succombé infailliblement elle-même , si je m'étois comporté autrement que je ne l'ai fait.

F A I T S.

JE fus engagé , par une dame dont je suis le médecin , de donner mes soins à la dame Heuzard , lorsqu'elle étoit la demoiselle Petit , marchande de modes rue & près l'égoût de Montmartre. Elle demouroit alors avec deux de ses sœurs : la plus jeune avoit une maladie nerveuse ; les deux autres une affection scorbutique , pro-

duite en partie par leur habitation mal-saine & par leurs chagrins. Je leur donnai avec affiduité & générosité, mes soins, qu'elles étoient hors d'état de reconnoître. La demoiselle Petit, mariée au sieur Heuzard, avoit été accouchée de son premier enfant par M. d'Estumeau : devenue grosse du second, son mari vint me prier de la venir voir, & de la délivrer dans son tems. Je me rendis chez elle : je la vis : l'aspect de son infortune, les services que je lui avois anciennement rendus, ainsi qu'à ses sœurs, m'imposèrent la loi de l'obliger encore. Je lui promis de l'accoucher. Un médecin s'attend bien à voir oublier ses soins ; mais qui voudroit embrasser le plus pénible, oui certes le plus pénible des états, s'il risquoit d'échanger, comme ici, de la bienfaisance contre de la calomnie ? les exemples heureusement sont rares. Je fis plusieurs visites à la dame Heuzard pendant sa grossesse.

Je fus appelé le 10 Juin 1785, à sept heures & demie du matin. Je me rendis entre huit heures à huit heures & demie ; le ventre étoit très-volumineux ; les douleurs étoient très-lentes ; la matrice étoit sans énergie. Je m'assurai de son état, & lui annonçai qu'elle accoucheroit, sans de grandes douleurs, entre midi, midi & demi.

Cette assurance, comme on l'a vu dans l'ouvrage que je joins ici, étoit fondée sur des principes & sur l'expérience. Je lui recommandai de ne pas se fatiguer, je lui dis que j'allois voir quelques malades; que je ferois de retour à onze heures, onze heures & demie au plus tard. Je fus faire promptement quelques visites & revins en effet à onze heures & demie.

Les douleurs avoient été très-lentes, très-décourageantes; le ventre étoit excessivement gros: mais enfin le col très-relâché sembloit disposé à laisser passer l'enfant. Je fis mettre la dame Heuzard sur un lit. C'est là que pour se débarrasser elle seconda de toutes ses forces quelques douleurs très-lentes, combinées principalement avec des épreintes.

Enfin, elle accoucha entre midi, midi & demi. Je coupai le cordon & le liai seulement du côté de la mere: je laissai saigner celui de l'enfant, que je portai sur une chaise pour lui donner les soins d'usage en ce cas. Après avoir comprimé le cordon de l'enfant & l'avoir laissé saigner suffisamment, pour le dégorgé d'un excès de sang, qui en fait périr un grand nombre peu après leur naissance, je l'enveloppai des premiers langes & le plaçai commodément.

Pendant que je donnois mes soins à l'enfant, je demandai de l'eau de mélisse pour en frotter le bas-ventre de la femme. Comme il n'y en avoit pas, je dis que j'y substituerois de l'eau-de-vie, & l'on fut en chercher. La garde, qui ne connoissoit pas mes intentions, & qui croyoit que c'étoit pour aider à la délivrance, dit à la femme; soufflez fort dans votre main: je le défendis très-expressément, comme il est consigné dans la plainte; mais il étoit trop tard, le conseil de la garde avoit été exécuté.

Après avoir donné à l'enfant, pendant quelques minutes, les soins absolument nécessaires, surtout dans ces sortes d'accouchemens, je revins à la mere, dont je jugeois la matrice en un état de foiblesse & d'engorgement considérable, d'après la nature de ses douleurs en accouchant. Je portai mes vues à fortifier la matrice, afin qu'elle revînt sur elle-même, & qu'à ce moyen j'évitasse une perte, ordinaire en pareille circonstance. Avant d'avoir aucunement touché la mere, je dis à la garde de verser de l'eau-de-vie dans le creux de ma main, pour frotter le bas-ventre de l'accouchée. Mon intention étoit, avec ce spiritueux, dont l'action pouvoit se faire sentir sur la matrice, à travers le tissu de la peau, de

redonner un principe élastique à cet organe , que je jugeois dans une grande inertie. Je frotte le ventre avec quelques gouttes d'eau-de-vie. Je ne sens pas la matrice. Je crois qu'elle est contractée comme elle doit l'être , avant qu'on tente la délivrance. Je porte un doigt à l'intérieur. Je touche une tumeur , grosse comme une tête d'enfant , recouverte du délivre qui la précédoit , laquelle se présentait auprès des grandes levres. Je crois d'abord avoir mal jugé , en touchant le ventre , que la matrice fût contractée : j'y reporte ma main une seconde fois ; je ne la sens point ; & je juge alors que la tumeur qui se présente à l'extérieur est la matrice renversée , retournée. Est-ce l'effort de la femme dans la dernière douleur qui a produit cet accident ? Est-ce la mauvaise pratique du souffle dans la main , après la sortie de l'enfant ? Je l'ignore.

Je sentis la nécessité de repousser très-promptement le viscere avant qu'il fût sorti. Je porte ma main à l'intérieur. Le délivre me sert de coussin. Je repousse avec effort dans tous les sens sur tous les points du viscere : mais la douleur que cause ma tentative , produit des cris dont l'effet est de faire plonger le diaphragme & les intestins : en sorte que plus je fais d'efforts pour retourner

& repousser en haut le fond renversé de la matrice , plus le diaphragme & les intestins en font pour l'abaisser.

La femme veut absolument que je me retire. Je suis forcé de céder pour un instant : mais en retirant ma main , l'organe retourné , & que je n'avois pu reporter à sa place , à raison du resserrement du col , est poussé par le diaphragme , par les intestins & par l'air qui s'est dilaté : il se présente au dehors tout retourné comme un gant. Je découvre alors la femme , sous les vêtemens de laquelle j'avois agi jusqu'à ce moment ; je montre l'accident à la garde , au mari , & leur fais remarquer que le placenta est entièrement attaché à la matrice , ainsi que le dit la plainte.

Je tente de presser l'organe pour le repousser & le faire rentrer avec le délivre ; mais toute espece de tentative est vaine : c'étoit une masse très-grosse , & qui s'étoit encore tuméfiée depuis sa sortie , & par l'abord du sang , & par l'air qui s'étoit dilaté , ce qui rendoit le tout de la grosseur d'une vessie soufflée.

Tous mes soins pour rétablir la masse entière étoient inutiles. Je détachai le délivre pour avoir moins de volume. Je frottai la matrice à nud avec de l'eau-de-vie , pour la forcer à se con-

traîer , afin d'avoir moins d'hémorrhagie. Je l'enveloppai ensuite dans un linge , & après des efforts longs , souvent réitérés , & ménagés selon l'état de la femme , je parvins à faire rentrer dans l'intérieur toute cette masse , & à la repousser tellement , que la matrice étoit à trois pouces de haut dans l'intérieur : mais je ne pus jamais , quelques efforts que je fisse , & à diverses reprises , forcer le fond à remonter assez haut pour se retourner complètement. Toutes mes manœuvres , en repoussant le fond , irritèrent le sphincter , autrement dit , le muscle orbiculaire du col de la matrice. Ce muscle se serroit & étrangloit le corps du viscere , de manière que plus je faisois de tentatives pour la réduction , plus ce resserrement la rendoit impossible. Le fond de la matrice étoit sans ton , le col en avoit trop au contraire. Le fond étoit une véritable éponge toute gorgée de sang ; je ne pouvois le presser , ni le toucher , sans en faire couler une grande quantité.

Par mes pressions graduées , après une foule de tentatives , j'avois reporté le viscere à l'intérieur. J'employai toutes ces opérations pendant plus d'une heure & demie. Je sentis que si je m'obstinois davantage , ou je ferois périr la

femme par une perte épouvantable ; ou j'altérerois la substance même de l'organe. C'est pourquoi le désordre étant en plus grande partie réparé , & sentant le risque évident d'aller plus loin , je crus devoir m'arrêter à ce point que la nature ne vouloit pas que j'outre-passasse pour la conserver. Pendant toute cette opération , qui fut bien longue , je conservai , quoiqu'on dise , une liberté de tête qui dominoit cette rare & dangereuse circonstance. Ne pouvant disposer de la nature au-delà , & sentant que la perte avoit mis la femme à l'extrême de ce qu'elle pouvoit endurer , je crus devoir céder à la nécessité que m'imposoit la situation : je laissai la malade tranquille , afin que la vie se rallumât assez pour qu'elle soutînt de nouvelles tentatives ; ou qu'elle vécût sans autre indisposition que de porter dans le vagin le fond de sa matrice ; ce qui ne pouvoit nuire au terme de sa vie , ni à la nature de toutes ses occupations.

Ce travail pénible pour le corps , pour l'esprit & le cœur dura jusqu'à trois heures. J'annonçai au mari le danger , en lui disant : « J'ai » fait deux mille accouchemens , & cet accident » ne m'est point encore arrivé. On le regarde » comme funeste. J'espère néanmoins conserver

» ici la vie de votre femme. J'ai réparé l'acci-
» dent jusqu'où la nature me l'a permis. Voyez
» d'habiles gens ; mais je doute qu'ils fassent
» mieux. J'aurois confiance aux lumieres de
» M. Sabatier. Je reviendrai dans une heure ».

Il étoit trois heures passées quand j'arrivai chez moi , hors d'état , par la malpropreté de mon linge , de m'être présenté ailleurs. Je racontai à deux personnes qui s'y trouverent , ce terrible accident. Il n'étoit pas encore quatre heures que j'avois déjà reçu une lettre , pour me prier de revenir voir la malade , chez laquelle je fus en effet de retour à quatre heures , ainsi qu'il est consigné dans la plainte. Ce n'étoit pas là assurément abandonner inhumainement une femme , ainsi que l'on ose le dire dans le libelle. Je cherchai à m'assurer si l'on pouvoit tenter encore la réduction ; mais le col de la matrice resserroit fortement le fond qui étoit renfermé dans le vagin , & qui s'y trouve encore comme un corps étranger , de la grosseur aujourd'hui d'une petite poire. La moindre pression sur ce viscere tout spongieux en faisoit couler beaucoup de sang , & la femme n'en pouvoit plus perdre. Je défendis de la remuer de son lit , parce que le mouvement eût pu , dans son état de foiblesse ,

lui causer des convulsions & la mort. Je quittai l'accouchée à cinq heures , & j'y revins , pour la quatrième fois , entre dix & onze heures du soir , avec un de mes élèves. Les mêmes tentatives de réduction réitérées furent toujours de la même inutilité , à raison du resserrement de plus en plus considérable du col.

La dame Heuzard revenue de son extrême foiblesse & ranimée par une potion cordiale , qu'on se donne le ridicule de blâmer , put supporter alors d'être transportée dans son lit par moi & mon élève ; ce qui dura plus d'une heure. J'ordonnai de continuer cette potion pour rallumer de plus en plus les forces.

Je renvoyai le lendemain matin mon élève chez la dame Heuzard , chez laquelle je me rendis moi-même vers le milieu du jour. Je sentis toujours la même impossibilité de réduire , & la même effusion de sang. Sur ce que je conseil-lois d'appeler M. Sabatier , le sieur Heuzard me fit l'aveu de sa misère extrême. Ce fut avec honte , & il avoit raison Je lui dis , » je » ne puis pas disposer des autres comme de » moi. Je verrai un de ces jours M. Sabatier , & » si je puis , je l'amènerai. Mais c'est un homme » public , vous pouvez l'aller voir & le prier

» de venir ». On me parla bientôt de gens inconnus , sorte d'espece , qui toujours fait foirdisant des prodiges. Je dis , je l'avoue , avec cette humeur que donne l'amour de la science & la connoissance des difficultés : « Les gens habiles » ne pouvant rien ici que feront les mâchoires ? » Ils tueront.

Sept jours se passerent en cet état sans la consultation que je conseillois. Il y eut de petites brigues. Je sçus qu'elles étoient provoquées par M^e Gautier de Claubry qui voyoit la malade en secret.

Le dimanche on provoqua une consultation , sans m'en avoir fait part que quelques heures avant , & l'on n'y appella pas M. Sabatier , dont j'avois vanté , selon ma conscience , le mérite. Je crus entrevoir qu'on méditoit une trame. Les lumieres , la franchise & le ton ferme de M. Sabatier l'auroient déconcertée. J'exposai à cette consultation les faits que je viens de détailler , & non les faits qu'a osé faussement certifier M. Thévenot. Je prouverai la méchanceté & la fausseté de son certificat , par la plainte même de cet odieux procès.

Après qu'on eut visité la malade , dont le ventre n'étoit aucunement gonflé , parce qu'il

n'y avoit aucune irritation, M. Thévenot proposa des bains de l'eau de veau. MM. Goubelly & Theuillier se rendirent après des contestations à ce remede & à ce régime, qui ne me parut guere convenable à une femme aussi épuisée. Je ramenai les consultans à l'objet capital, la réduction. Je dis que vu l'état du col de la matrice, elle m'avoit été impossible; que je la croyois telle encore; mais que je ferois les derniers efforts en présence des consultans, s'il y avoit un concours d'opinions. M. Thévenot ne répondit point à cet important article; & d'impatience, je dis, Messieurs, nous tenons ici le conseil des rats; le grelot à attacher, c'est la réduction.

Le lendemain de cette consultation, le sieur Petit, frere de l'accouchée, m'écrivit de ne pas me donner la peine de revenir chez sa sœur, & M. Gauthier de Claubry me remplaça près de la dame Heuzard.

Je reçus après quelques jours une lettre de M^e Gauthier de Claubry. J'en rendrai compte. J'aperçus un piège. Je n'opposai à de la finasserie, que bonté, franchise & fermeté, comme on le verra bientôt. Le sieur Heuzard vint chez moi me faire des excuses de la lettre de son beau-frere, en m'assurant qu'il n'avoit pas été le maître
chez

chez lui ; & un mois après , il rendit contre moi une plainte criminelle. Voici les charges d'accusation.

1°. On assure que je suis revenu trop précipitamment à l'accouchée pour la délivrer.

2°. On me fait un grief d'avoir versé de l'eau-de-vie sur son ventre pour le frotter.

3°. On avoue que j'ai défendu à la femme de souffler dans ses mains ; mais on m'accuse de lui avoir dit de pousser.

4°. On assure que j'ai tiré avec violence le cordon , ce qui a produit le renversement.

5°. On m'impute encore d'avoir pris la matrice renversée pour une tête d'enfant , & d'avoir voulu l'attirer au dehors.

6°. Je n'ai pas employé , dit-on , les moyens de la réduction.

7°. J'ai abandonné la malade.

8°. J'ai dissimulé le danger , & j'ai empêché d'appeller des consultants.

9°. Je n'ai pas employé le traitement convenable.

Voilà avec clarté & fidélité ce qu'on avance contre moi.

L'organe s'est renversé , dites-vous , parce que j'ai dit à la femme, poussez ; parce que j'ai tiré

le cordon & amené moi-même au-dehors la matrice que je prenois pour une tête d'enfant ?

Vous avouez dans votre plainte que j'ai défendu à la femme de souffler dans ses mains ; c'est donc à faux , & seulement pour donner probabilité à votre accusation , que vous me supposez avoir dit , poussez ; car la défense de souffler est analogue à celle de pousser.

Vous m'accusez d'avoir pris la matrice renversée pour une tête d'enfant. Je me suis déjà expliqué à cet égard. Ce n'étoit pas une si grande impéritie d'avoir cru de premier abord à une tête précédée du délivre. En touchant le ventre je n'y sens pas la matrice ; je la crois contractée ; je vais reconnoître l'état des parties ; je sens une masse de la grosseur d'une tête : je crois que je me suis trompé en touchant le ventre , qui d'ailleurs étoit gros & boursofflé ; je l'examine de rechef & avec soin : je n'y sens pas la matrice : je juge alors que c'est elle qui est retournée & qui s'avance dans le bassin. Quand on n'a ni examiné , ni pu examiner encore , un cas ordinaire se présente plus naturellement à l'esprit qu'un cas rare ; & la première idée n'est assurément pas une impéritie. J'ai bientôt reconnu que la matrice étoit retournée.

Eh bien ! j'accorde pour un instant cette prétendue erreur : toute fausse qu'est cette accusation, elle prouve elle-même la fausseté de celle dans laquelle vous dites que j'ai tiré le cordon ; car il n'y a pas de matrone de campagne qui ne sache que quand il y a deux enfans , on ne tire le cordon pour délivrer , que quand le second est sorti : or , sur deux mille accouchemens que j'ai faits , j'ai rencontré plusieurs fois des accouchemens de deux enfans : si j'avois tiré le cordon avant la sortie du second , j'aurois produit une hémorrhagie & la mort ; ce qui au moins m'auroit appris à ne pas revenir à une si grossiere faute. Si j'ai donc cru à une tête, comme vous le dites, je n'ai pas tiré le cordon comme vous l'affurez.

Selon vous, j'ai amené la matrice au dehors pour une tête. Pouvez-vous savoir ce que j'ai fait à l'intérieur ? Vous vous faites une fable populaire de l'accouchement, que vos donneurs de rapports regardent eux-mêmes comme absurde, mais à laquelle ils feignent de croire, parce qu'elle convient à l'intérêt de leur haine. Vous imaginez que quand l'enfant vient par la tête, on va la chercher avec les mains pour l'attirer au dehors : cela ne se fait, ni ne se peut faire.

L'accouchement est tout entier du fait de la nature. La tête vient seule : on ne la tire pas ; mais on la reçoit ; & quand on veut la tirer , on ne peut avoir de prise à cet effet qu'avec un instrument. Je n'ai donc pas tiré votre prétendue tête avec mes doigts ? Et si j'ai cru à cette tête , je n'ai pas tiré le cordon , comme je n'ai pas dit , pousser , si j'ai dit ne soufflez pas.

Vous avez imaginé les faits faux & improbables , de faire pousser , de tirer la tête , de tirer le cordon , pour appuyer votre calomnie. Comme vous ne saviez pas l'art en faisant votre plainte , vous y avez fait un mélange de vrai & de faux. Mais vous ne saviez pas que les faits faux dont vous m'accusiez , étoient contradictoires aux vrais que vous avouiez. Ce que j'ai dit & fait est raisonnable , conforme aux bons principes ; je les retrouve dans votre plainte : ce que vous ajoutez , ce que vous me prêtez , non-seulement est faux , mais encore contradictoire & absurde. C'est donc par une partie même de votre accusation que je repousse l'autre.

D'ailleurs les faits faux que vous avancez , que j'ai tiré le cordon , que j'ai dit , pousser , vous ne savez pas qu'ils ne produisent jamais le renversement sans une disposition naturelle ; que sans

cette disposition, le cordon casse plutôt que de renverser le fond de la matrice : c'est peut-être à ce dessein que la nature prévoyante rend le cordon, à son insertion au placenta, moins résistant que dans tout le reste de son étendue. Vous m'imputez donc à délit, la mauvaise disposition de la nature.

Néanmoins ces faits faux, absurdes, contradictoires, incapables d'opérer seuls le renversement, vous les supposez dans votre libelle, dans vos rapports calomnieux ; vous les supposez, dis-je, prouvés & avoués par moi-même, au moyen d'une fabrication de certificat. Avec un tel savoir-faire, avec de tels prémices, on porte loin ses argumens. Voilà une singulière manière d'établir un délit criminel, elle est toute semblable à celle du loup de la fable. C'est celle qui convient à MM. Pietre, Deleuries & Gauthier de Claubry ; & c'est là ce qu'ils opposent à l'examen scrupuleux & au raisonnement très-solide des sept personnes les plus habiles en ce genre de la capitale, nommés par le Magistrat pour donner leur jugement sur cette affaire. Mais quand on s'établit accusateurs & juges d'impéritie, il ne faut pas, en montrant une partialité criminelle, en dévoilant évidemment un

desir odieux d'attenter à l'existence morale d'un homme qui jouit de la confiance publique , il ne faut pas , en prenant un langage qui n'est pas celui de l'honneur & de l'amour du bien , offrir soi-même la démonstration de l'impéritie. Il ne faut pas rétablir de vieilles erreurs reléguées seulement chez les plus ignorantes lévandieres de campagne ; je prouve ce que j'avance.

Le renversement de la matrice peut-il être absolument du fait de la nature ? Il n'y a point de doute à cet égard. MM. Pietre, Deleuries, &c. en conviennent : mais ils se gardent bien d'en faire l'application à ma circonstance ; c'est une porte de réserve qu'ils conservent pour eux.

De leur aveu la nature produit cet accident. Mais ce qu'ils établissent à ce sujet non-seulement est faux , mais même pitoyable. Ils donnent pour cause de ce renversement, le cordon trop court , le cordon entortillé autour du corps de l'enfant. Qui jamais avec un peu de bon sens , a pu dire que le cordon ombilical pût être trop court ? Quant à l'entortillement du cordon autour de l'enfant , sur cent accouchemens , dans 80 pour le moins , le cordon est en cet état. Ces contours ne font pas le plus petit obstacle , comme on le prétend ridiculement. Un peu de mécha-

nique en accouchement, démontre tout le ridicule de cette vieille erreur.

Ils attribuent le renversement encore à la position droite de la femme : mais pas davantage ; car dans bien des campagnes les femmes accouchent debout, & même suspendues. Cette mauvaise pratique cause des chûtes de vagin & autres accidens ; mais jamais de renversement de matrice.

Les efforts sur le cordon pour obtenir le placenta, sont regardés par MM. Leuries & Pietre comme la vraie cause du renversement. Mais le placenta est implanté sur le côté de la matrice ; le cordon ne correspond jamais au milieu de son fond ; conséquemment l'effort que l'on fait agir sur le côté, & non sur le fond de la matrice.

La pression des intestins & du diaphragme sur le fond de la matrice, qui a perdu son énergie dans l'accouchement, est une cause positive de son renversement. Qu'opposent ces Messieurs à ce fait que la raison démontre ? C'est, disent-ils, « une finesse, une argutie d'esprit pointilleux ». Voilà comment ces Messieurs réfutent avec de jolis mots, la marche de la nature. Si le diaphragme, par sa pression sur le fond de la ma-

trice , peut expulser l'enfant , pourquoi l'effort de cette même pression n'enfonceroit-il pas le fond de cet organe en inertie , comme une pression enfonceroit la cuve d'un chapeau mol ? Qu'on démontre que cela est impossible , & je n'ai plus rien à dire.

Quant au reproche qu'on me fait d'avoir abandonné la malade , il est absurde. J'ai été chez la dame Heuzard depuis huit heures & demie jusqu'à neuf du matin , depuis 11 heures & demie jusqu'à 3 heures , de 4 jusqu'à 5 heures , & de 11 heures du soir jusqu'à plus de minuit. Voilà six heures le premier jour données à la dame Heuzard. Mais M. Broffard , en contradiction avec lui-même , se permet , dans son calomnieux mémoire des atrocités. Je laisse , dit-il , page 20 , ma victime mutilée. Mais bientôt oubliant son accusation d'abandon , il me fait contradictoirement le reproche de mon exactitude , en allant voir une fois la malade. J'y renvoyois deux fois encore mon élève ; c'étoit, ose-t-il écrire , « une » exactitude indécente , pour demander si la malade étoit morte ». Je suis familiarisé à ces atrocités dans des libelles anonymes ; mais j'avoue que je ne les attendois pas d'un avocat. Je ne croyois pas qu'il en pût exister un qui com-

promît ainsi son honneur & son état.

On se plaint que je n'ai pas réparé cet accident qu'on assure très-réparable dans le premier instant. M. Deleuries cite un renversement qu'il assure avoir rétabli. Mais de ce qu'il a rétabli, est-il à conclure que toujours l'on peut rétablir.

Ce renversement de la matrice est d'autant moins reparable après l'accouchement, que le sphincter du col se resserre davantage : or, le col n'avoit point été tourmenté chez la dame Heuzard par des touchers inutiles & dangereux ; ses douleurs avoient été lentes, elles ont peu pesé sur le col ; l'accouchement a été prompt : le plan externe de la matrice avoit perdu toute énergie, tandis que le sphincter du col, semblable aux muscles fléchisseurs dans les syncopes, avoit conservé la sienne. Le col s'est relâché pour laisser passer l'enfant comme fait le sphincter de l'anus dans une autre fonction. Le fond a traversé le col, comme le rectum en descendant passe chez les enfans à travers le sphincter relâché. Ce rectum se repousse & rentre chez les enfans ; la même chose a lieu quelquefois pour la matrice ; mais aussi quelquefois cette réduction est impossible ; & quand on fait trop d'efforts, on peut altérer la substance même de l'organe, & pro-

duire une supuration longue & mortelle, comme je vais le prouver après.

Probablement que dans le renversement que M. Deleuries, dit avoir réduit, le col de la matrice, ayant été fatigué, avoit peu de force pour se contracter, au moyen de quoi la réduction a été facile.

Ainsi sur deux observations semblables en apparence, on ne peut argumenter de l'une par l'autre, les circonstances n'étant pas les mêmes, quoiqu'il soit bien difficile de s'en appercevoir. Ce qui rend la science de la médecine si difficile, ce qui la fait croire conjecturale, c'est la ressemblance des faits; ressemblance que l'on prend pour de l'identité. Il faut être en garde contre cette ressemblance. C'est un principe si fondamental, qu'Hippocrate en a fait le premier de ses aphorismes. L'expérience trompe, & rien de si difficile que d'en juger, *experientia fallax judicium difficile.*

Cette réduction que MM. Pietre, & Deleuries présentent comme si simple, est quelquefois impossible, comme l'avouent leurs plus célèbres confreres; & quand elle est possible, elle est quelquefois très-dangereuse, comme je vais le prouver par des observations.

MM. Beudeloque & Sabatier , qui en favent bien autant que MM. Deleuries & Pietre , conviennent qu'appelés dans un cas de renversement, ils n'ont pu réduire. Qu'en est-il résulté ? C'est que n'ayant pas violenté la nature , ils peuvent chacun offrir l'observation d'une femme conservée. Ces deux femmes sont en état de vaquer à leurs affaires. Celle que connoît M. Baudeloque existe à Paris depuis 10 ans avec cet accident ; celle de M. Sabatier existe depuis un an passé : elle est employée à des occupations pénibles.

Je connois deux autres cas où l'on s'est obstiné à réduire. Dans le premier , M. Pean accouchoit rue Saint-Victor en 1771 , Madame Fleuri , boulangere , femme très-grande , qui avoit eu déjà plusieurs enfans. La matrice se renversa & se présenta au dehors , peu après l'accouchement , sans qu'il en eût pu savoir la cause. Il s'obstina à la réduction & il y parvint. Il racontoit dans ses cours comment il s'y étoit pris ; mais probablement que par ses efforts il avoit altéré sans s'en appercevoir la substance même de la matrice ; car Madame Fleuri mourut six mois après d'une suppuration dans cet organe. M. B*** , maître en chirurgie , & principalement occupé dans l'accouchement , en délivrant , en 1776 ,

Madame Ballivet , marchande parfumeuse , montagne Sainte - Genevieve , très-grande & belle femme , qui avoit déjà eu plusieurs enfans , vit l'accident de ce renversement de matrice : il réduisit complètement , mais la femme mourut peu de jours après , & la matrice se trouva presque gangrenée à l'intérieur , comme je l'ai sçu de ceux que la curiosité porta à enlever ce cadavre du cimetiere de Saint-Etienne-du-Mont pour l'observer.

Ainsi dans les trois cas où M. Sabatier , M. Beaudeloque & moi n'avons pu faire sans danger la réduction , les femmes conservent la vie ; & dans deux cas où la réduction a été faite , elles ont été blessées & en sont périées. J'ai jugé que si je m'obstinois à vouloir le mieux , je produirois le pis. Ai-je donc dû faire plus d'efforts pour réduire complètement avec le risque certain de tuer , ou réduire incomplètement avec la certitude de conserver la vie ? D'ailleurs , quel est aujourd'hui cet accident ? C'est une tumeur dans le vagin , de la grosseur d'une petite poire. Mais l'accident fût-il encore plus grand , falloit-il faire des efforts dans ce cas inutiles & infailliblement mortels. On me fait donc ici un crime de ma malheureuse habileté pour conserver la vie ; car enfin , si j'avois tué la dame Heu-

zard, j'étois en regle, parce que l'autorité des maîtres de l'art pouvoit justifier sa mort. Revenons à la procédure.

D'après la plainte, le sieur Heuzard demanda à faire visiter sa femme & permission de faire informer. La visite fut seulement ordonnée. Voici le rapport des médecins & chirurgiens du Châtelet.

« Nous Conseillers - Médecins & Chirurgiens ordinaires du Roi, en son Châtelet de Paris, de l'ordonnance de, &c. . . . nous sommes transportés, &c. . . . à l'effet de voir & visiter la dame Heuzard, pour constater son état : nous l'avons trouvée au lit, sans fièvre, pâle, décolorée ; suite des pertes abondantes qu'elle nous a dit avoir essuyées par-tout le corps, & spécialement à la région hypogastrique (le bas-ventre), où elle nous a dit ressentir une douleur avec pesanteur sur le fondement. L'ayant touchée par les parties naturelles, nous avons trouvé dans le vagin, à un demi-pouce de la vulve, une tumeur unie, ronde & solide, pouvant avoir, vers cette extrémité, trois pouces environ de tour, que nous avons reconnue pour être le fond de la matrice. Ayant poussé nos recherches le plus avant possible, nous avons remarqué que cette tumeur diminuoit ; mais nous n'avons pu sentir aucune trace du bourlet circulaire, qui pût nous assurer que le cercle de l'orifice cernât & étranglât la tumeur ; c'est pourquoi nous présumons que la matrice

» a été renversée complètement : accident dû soit aux
 » efforts peu modérés pour opérer le détachement du
 » placenta si-tôt après l'accouchement , soit à l'inertie de
 » ce viscere ; avec cette différence que , dans le cas d'iner-
 » tie , cet accident n'est ordinairement complet que par
 » gradation ; au lieu que lorsqu'il est occasionné par les
 » efforts faits pour opérer la délivrance , le renverse-
 » ment se fait sur le champ..... Notre pronostic sur
 » l'état actuel de la malade , est qu'elle restera incom-
 » modée toute sa vie. Fait à Paris, le 24 Juillet 1785.
 » Signés SALLIN, DELEURYES, RUFFIN. »

A la suite de ce rapport , très-peu propre à éclairer le Juge , le sieur Heuzard articula une foule de faits dont il demanda à faire preuve ; mais comme il ne pouvoit pas y avoir de preuve à faire de ce qui s'étoit passé sous les vêtemens de la femme en accouchant , & que la plupart des faits étoient étrangers à une foi-difante impéritie , le Magistrat ordonna un nouveau rapport par tous les médecins & chirurgiens du Châtelet réunis : cette sentence est un modele de sagesse & d'équité. En voici les termes : « Disons
 » avant faire droit , que la dame Heuzard fera
 » de nouveau vue & visitée par les médecins
 » & chirurgiens du Châtelet réunis , ès-mains
 » desquels seront remises les plaintes , demandes
 » & requêtes énonciatives des faits articulés

» par le fleur Heuzard , & les défenses de M^e
» Alphonse Leroy ; lesquels , après lecture prise
» desdites pieces , visite faite de la dame Heu-
» zard^e, malade , pourront entendre ladite ma-
» lade , le fleur Heuzard son mari , la garde ma-
» lade employée lors de l'accouchement , les
» médecins ou chirurgiens appelés pour con-
» sulter ou traiter ladite malade ; entendre aussi
» M^e Alphonse Leroy , & prendre tous autres
» renseignemens qu'ils jugeront convenables ;
» même les autorisons à consulter leurs com-
» pagnies respectives , s'ils le croient nécessaire ,
» & s'expliqueront sur l'état de la malade , si cet
» état doit être imputé à l'impéritie dudit Me Al-
» phonse Leroy ; motiveront leur avis s'il est
» unanime , & leurs avis s'il y a diversité ». En
conséquence de cette sentence , le rapport sui-
vant intervint.

« Nous Docteurs Régens de la Faculté de Médecine ,
» & Maîtres en Chirurgie de Paris , &c

» Pour nous conformer audit Jugement , nous nous
» sommes réunis , nous Médecins & Chirurgiens du Châ-
» telet , & sommes convenus de prendre , successive-
» ment l'un après l'autre , communication des pieces
» énoncées en la Sentence ; connoissance préalablement
» prise desdits contredits & écritures : nous avons ar-
» rêté , vu l'importance de la question soumise à notre
» jugement , & les difficultés qu'elle présente , de nous

» affocier MM. Petit, Sigault, Sabattier, Piet & Baudé-
 » loque, qui jouissent tous d'une grande réputation dans
 » l'art & pratique des accouchemens, pour nous aider
 » de leurs lumieres dans une affaire aussi grave. Cette
 » convention faite, nous avons pris avec eux jour &
 » heure pour visiter ensemble ladite dame Heuzard,
 » constater son état, & notamment si cet état doit être
 » imputé à l'impéritie dudit M^e Alphonse Leroy; à cet
 » effet, nous nous sommes transportés en la demeure de
 » ladite dame Heuzard. où étant réunis au nombre
 » de dix, nous avons visité & examiné ladite dame
 » Heuzard, que nous avons trouvée au lit sans fièvre,
 » mais ayant le teint pâle & décoloré. Ayant procédé
 » à l'examen de la matrice, nous avons reconnu le ren-
 » versement de cet organe, qui est maintenant dans le
 » vagin, à deux pouces de distance de la vulve, ou en-
 » viron, où l'on sent distinctement le fond de ce viscere,
 » qu'il n'est pas possible maintenant de remettre à sa
 » place ».

« Cet examen fait, s'agissant de déterminer par nous
 » la cause de ce renversement, & s'il doit être imputé
 » à l'impéritie de l'Accoucheur, nous avons interrogé la
 » malade, son mari, M^e Gauthier Declaubry, son Chi-
 » rurgien ordinaire; la dame Morel, garde, qui a assisté
 » à l'accouchement. Finalement, nous n'avons rien né-
 » gligé, aux termes de la Sentence, de tout ce qui a pu
 » éclairer sur cet objet. M^e Alphonse Leroy ne s'y étant
 » pas trouvé, nous n'avons pu prendre en considération
 » que ses défenses consignées par écrit. Après ces dif-
 » férens renseignemens, le premier point à juger, savoir

» si le renversement de la matrice dont est affligée la
» dame Heuzard , doit être imputé à l'impéritie de M^e Al-
» phonse Leroy , a été mis en délibération. Chacun a dit
» son avis , & en a exposé les motifs : de dix opinans , sept
» ont été d'avis que le renversement de la matrice doit
» être attribué à la constitution foible , molle & lâche
» de cet organe , comme cause principale & efficiente ,
» & que le travail de l'accouchement , aidé peut-être par
» les manœuvres de l'Accoucheur , doit être regardé
» comme la cause déterminante ; de manière que , si
» cette disposition vicieuse n'eût pas préexisté , le renver-
» sement ne s'en feroit pas ensuivi , & n'auroit pas été
» déterminé par ces différentes manœuvres , même en les
» admettant telles que ses adversaires les lui objectent.
» De pareils procédés sont incapables de produire le
» renversement d'une matrice saine. S'il n'en étoit pas
» ainsi , on verroit souvent ce malheur arriver , sur-tout
» à la campagne , dans les mains des Sages-femmes pour
» la plupart peu instruites , & d'autres femmes encore
» plus ignorantes , qui , sans principes ni méthode , font
» les Accoucheurs dans l'occasion. On fait qu'elles font
» dans l'usage de tirer le cordon ombilical avec tant de
» force , que fréquemment elles le cassent , ou elles
» donnent lieu à des descentes de matrice , sans cepen-
» dant en occasionner le renversement ; aussi les pro-
» lapsus ou déplacemens de matrice y sont très-communs ;
» tandis que le renversement y est on ne peut pas plus
» rare , par la raison que cet organe , quand il est bien
» constitué , offre beaucoup de résistance , & est très-
» difficile à renverser.

» Pour ce qui est du second chef, M^e Alphonse Leroy
» dit dans ses défenses, qu'il a fait des tentatives pour
» remettre la matrice à sa place, mais qu'elles ont été
» infructueuses; ce qui ne paroîtra pas surprenant, si
» d'un côté on considère la grande difficulté qu'il y a à
» faire la réduction d'une matrice totalement renversée,
» comme celle dont il s'agit dans l'espèce présente; &
» de l'autre, si on prend en considération que l'opéra-
» teur n'a que quelques momens en sa disposition pour
» tenter d'y remédier, sans être sûr du succès; & que des
» tentatives de réduction trop répétées, ajoutent toujours
» au danger qui provient de l'accident même, & s'ag-
» gravent au point, que telle femme qui auroit pu vivre
» malgré le renversement de la matrice, y succombe
» alors promptement.

» Le pour & le contre ayant été suffisamment dis-
» cutés, il a été dressé de suite, sur le lieu, un arrêté sur
» papier ordinaire . . . ; il est conçu en ces termes, mot
» pour mot :

» Nous Médecins & Chirurgiens soussignés, chargés
» par le Magistrat du Châtelet, de donner notre avis
» sur le point de savoir si la descente de matrice dont se
» trouve attequée madame Heuzard, est l'effet d'une
» impéritie commise par M^e Alphonse Leroy, qui l'a
» aidée dans le travail de son accouchement. Avons
» pensé qu'il falloit distinguer deux tems dans le fait sou-
» mis à notre jugement : le premier est celui qui a pré-
» cédé le renversement de la matrice; le second est celui
» qui l'a suivi. Dans le premier cas, M^e Alphonse Leroy
» a-t-il fait contre les regles de l'art quelque chose dont

» s'en soit ensuivi nécessairement le renversement de
» l'organe ? Sur ce point nous avons jugé que M^c Leroy
» n'a rien fait de repréhensible , rien qui ait nécessaire-
» rement produit le susdit renversement , & que par con-
» séquent il n'y a de sa part , sur ce point , aucune impé-
» ritie. Quand le renversement a été fait , M^c Leroy n'en
» a-t-il pas commis une en ne remplaçant pas la ma-
» trice ? Sur ce second point , notre avis est que M^c Le-
» roy n'est pas plus repréhensible que dans le premier ,
» par la raison tranchante & péremptoire , que dans le
» cas d'un renversement total & parfait d'une matrice ,
» molle & abreuvée , telle qu'étoit celle de la dame Heu-
» zard ; car si elle ne l'avoit pas été , elle n'auroit pas été
» renversée ; il est pour l'ordinaire au-dessus des for-
» ces & de la puissance de l'art , d'en procurer le
» remplacement , ou si l'on veut le redressement. Et
» cela posé , il ne fauroit y avoir d'impéritie , car il n'y
» en a point à ne pas faire ce qui n'est pas possi-
» ble. D'après les raisons qui viennent
» d'être exposées , & autres que nous n'ajoutons point
» ici , pour éviter prolixité , nous estimons que le renver-
» sement de matrice arrivé en la personne de la dame
» Heuzard , ne peut être regardé comme un effet d'im-
» péritie. Fait le 6 Juillet 1786 , & rédigé le 30 dudit
» mois , Signé PETIT , LECLERC , SALLIN , SIGAULT ,
» RUFFIN , SABATIER , BAUDELOQUE l'aîné.

D'après ce rapport , cet odieux procès auroit
dû être terminé ; mais la haine confondue se

porte à la démence, & même à l'atrocité. Comme il n'étoit pas possible de prouver même par faux témoignage que j'eusse commis une impéritie, on prend une tournure que voici. On dit que j'ai confessé que j'étois coupable. C'est dans ma propre bouche qu'on veut former la preuve de l'impéritie qu'on m'impute. On se garde bien de discuter ce que j'ai écrit. On use de finesse pour essayer de refaire en sous-œuvre le procès. On produit un certificat de M. Thévenot, qui atteste tout ce qu'on croit propre à me condamner. Par ce certificat M. Thévenot témoigne que j'ai dit : « que j'avois pris le cordon ombilical, que » je l'avois tiré ; mais que j'avois été étonné en » le tirant de voir sortir des parties naturelles » une tumeur considérable. Que j'ai pris alors la » matrice pour une tête d'enfant ; que je suis » convenu l'avoir renversée moi-même, & » n'avoir fait qu'une légère tentative pour la ré- » duire ; enfin, ce même bon certificat assure que » je me suis confessé coupable d'avoir abandonné » la femme pendant six heures ». Voilà les grandes preuves de cet infâme procès. Voilà les faits d'après lesquels on part comme faits avoués, prouvés. Vous êtes mal masqué M. Thevenot. En fabricant de semblables calomnies, au moins

falloit-il lire la plainte. La dame Heuzard est accouchée à midi & demi : j'y suis resté jusqu'à trois heures. J'y suis revenu à quatre, comme l'avoue la plainte ; où donc sont les six heures d'abandon ?

Il est évident que par ce certificat illégal on cherche à détourner l'attention des Juges d'une plainte bien facile à réfuter , ainsi que d'un rapport qui me justifie. On imaginoit la trame bien ourdie , si l'on pouvoit avoir une seconde signature qui attestât , comme M. Thévenot , que je m'étois avoué coupable à la consultation. Voilà ce que l'on appelle du savoir-faire en procès. On sollicita M. Thieullier , & l'on obtient de lui le certificat suivant , à la suite de celui même de M. Thévenot. « Je certifie le présent exposé entièrement conforme à ce qui s'est passé à la » consultation y mentionnée ; que j'ai donné mon » avis conforme à celui de MM. Goubelly & » Thévenot , quant au traitement à employer. » En foi de quoi j'ai signé. A Paris , ce 3 Août » 1786 ».

Voici sur ce sujet ma lettre à M. Thieullier.

MONSIEUR ET ANCIEN DOYEN,

M'occupant à répondre au mémoire publié contre moi par le sieur Heuzard, j'y vois une attestation qu'on a cru susceptible d'une fausse interprétation. Comme il n'a pu être ni dans votre cœur, ni dans vos intentions, d'y laisser une ambiguïté qui pourroit induire les Juges & le Public en erreur, je vous prie de vouloir bien me faire savoir, si par ce certificat vous avez voulu confirmer les faits allégués par M. Thévenot, ou seulement votre opinion sur le traitement qui fut proposé.

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens respectueux.

MONSIEUR ET ANCIEN DOYEN,

Votre très-humble serviteur,

ALPHONSE LEROI.

Sa réponse fut.

A Paris, 6 Juin 1787.

MONSIEUR,

Appelé avec MM. Goubelly & Thévenot pour consulter sur l'état de la dame Heuzard, je crus, comme il s'agissoit d'un accident arrivé à la suite

d'une couche, devoir laisser examiner la malade par les personnes exercées habituellement dans l'art des accouchemens. C'est d'après le compte qu'elles me rendirent, qu'elles proposèrent & que j'approuvai le traitement indiqué par le certificat du 20 Juillet 1786. Ainsi n'ayant pas visité la dame Heuzard, en mettant mon certificat au bas de celui de M. Thévenot, je n'ai voulu, je n'ai pu attester & je n'ai réellement attesté que mon opinion sur le traitement qui fut proposé; ce que démontrent, sans aucune ambiguïté, les termes dont je me suis servi. Après avoir attesté l'exposé de M. Thévenot, conforme à ce qui s'est passé à la consultation, j'ai ajouté, *quant au traitement à employer*. Ces termes sont restrictifs, & eussent été inutiles si mon intention eût été de confirmer tout le contenu au certificat de M. Thévenot.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

Signé, LE THIEULLIER.

Voilà donc l'échafaudage élevé par la calomnie contre moi totalement écroulé. Pourquoi n'a-t-on pas obtenu un certificat de M. Goubelly ? C'est qu'il eût été bien impossible de l'obtenir de telle sorte qu'on le pût faire cadrer à celui de M. Thévenot. Eh quoi ! après soixante hivers , M. Thévenot se fait l'écolier de Basile !

Mais de quel droit M. Thévenot intervient-il dans cette affaire sans être requis ? Si l'on vouloit le faire entendre , il falloit qu'il se présentât aux Rapporteurs assemblés, nommés par le Juge ; mais le savoir-faire de M. Thévenot ne se feroit pas soutenu au grand jour.

Examinons enfin le rapport de MM. Pietre , Deleuryes.

Ces Messieurs commencent à insinuer dans leur rapport qu'ils sont seuls juges compétants de cette affaire ; qu'eux seuls ont une longue expérience. C'est ce que populairement on appelle boire à sa santé. Ils oublient donc que MM. Petit & Sigault , médecins de la Faculté , que Me Beaudeloque , leur confrere , ont fait les meilleures preuves en ce genre.

Cet accident peut-il être produit par une cause qui ne soit pas du fait de l'accoucheur ? Ces Messieurs en conviennent ; mais ils nient la vraie

cause de l'accident, l'inertie de la matrice, que M. Deleuryes néanmoins, dans son premier rapport, a regardé comme une cause ordinaire de ce renversement. A cette cause vraie, il substitue une foule d'hypothèses ridicules que déjà j'ai réfutées ; savoir, la situation de la femme, le peu de longueur du cordon. Ils ajoutent, page 29, *peut-être* se présente-t-il d'autres cas. Sans égard à ce peut-être, avec lequel ils n'ont voulu que sauver leur ignorance, ils cherchent à m'enlever mon existence morale fondée sur la confiance publique. Ils commettent un attentat criminel en cherchant à me priver de la considération que j'ai tâché de mériter par mes travaux. Enfin, ne pouvant rien dire de certain contre moi, ils ajoutent, page 32 : « qu'a-t-on besoin d'avoir » recours à des causes imaginaires, ou du moins » *obscures* ». Mais ce qui est obscur peut être vrai : ces Messieurs se refusent donc de leur propre aveu à examiner ce qui est obscur. Ne peut-on pas ici leur dire :

« Eh quoi ! Messieurs ! des Juges est-ce là le » langage ? »

C'est cependant celui de trois hommes qui se chargent de prononcer sur ma réputation. La réputation est une existence morale qui l'emporte

tellement sur l'existence physique , que pour la conserver l'homme d'honneur ne doit pas balancer à sacrifier sa vie. C'est même un principe important au bonheur de la société. Que diroit-on d'un Juge qui se feroit un assassin , & qui condamneroit des innocens ? C'est cependant là ce dont ces Messieurs donnent un exemple. C'est avec des peut-être , c'est avec le refus d'examiner les causes pour eux obscures d'un accident naturel , qu'ils osent m'imputer une ignorance & une impéritie criminelle. La haine heureusement est mal-adroite. Ces mêmes Messieurs vont se parer ailleurs d'amour de bien public , de sentimens d'honneur : oh ! pour le coup , on peut bien leur appliquer l'ingénieux apologue du loup devenu berger.

« Il est évident (disent ces Messieurs) que c'est » ma précipitation qui a causé le renversement ». Quand on aura bien observé la chaîne de mes principes ; quand on aura bien considéré que le succès de ma pratique , & , j'ose le dire , de ma doctrine , est fondé sur l'observation , & que depuis plus de 16 ans je m'éleve contre la précipitation , on verra qu'il n'est pas évident que je me sois précipité : mais l'évidence de ces Messieurs est d'une nature particuliere. Pourquoi

cette évidence a-t-elle échappé au sept autres Rapporteurs ? Pourquoi ces Messieurs n'ont-ils pu y ramener leurs confreres ?

A la page 30, ces Messieurs disent : « qu'il est » absurde de dire que l'inertie puisse causer le » renversement ». M. Deleuryes convient donc que son premier rapport est absurde, puisqu'il y admettoit le renversement par inertie. S'il convient de l'absurdité du premier rapport auquel je ne me suis point arrêté, puisque le Juge en a reconnu toute l'insuffisance, je démontre ici l'absurdité, & de plus, la méchanceté du second.

J'ai démontré la possibilité de l'inertie & les accidens auxquels elle entraîne. Mais ces Messieurs, pour prouver que mon soupçon d'inertie étoit gratuit, en donnent une raison bien singulière. Il n'y avoit point d'inertie, disent-ils page 30, parce que le placenta étoit uni à la matrice. Et c'est précisément cette union du placenta à la matrice, qui prouve cette inertie. Si la matrice se fût contractée, elle se fût séparée du délivre ; & cela n'est point arrivé, comme l'avoue la plainte. On voit ici toute la longueur des oreilles ; & c'est avec des ignorances de cette trempe dont les conséquences peuvent être bien fatales en pratique, qu'on ose s'ériger en juges.

La preuve , disent - ils page 31 , qu'il n'y a pas eu d'inertie , « cest que la matrice de la » dame Heuzard ne décele ni vice , ni maladie ». Voilà une grande logique : quand une femme est tombée en foiblesse & en syncope , que diroit-on de celui qui , six mois après , nieroit le fait parce qu'il n'en verroit pas de trace ?

Tout le reste de ce rapport est dans le même goût. La haine seule a pu devenir capable de s'aveugler au point d'exposer au grand jour toute son incapacité , toute sa mauvaise foi , & ses mensonges. A chaque ligne on peut prendre sur le fait la mauvaise foi & l'insuffisance des trois Rapporteurs. Je n'en combats que deux ; car quant à M. Noury , je le compte pour rien , & je le crois capable même d'avouer , ce que tout le monde fait , qu'il n'a nulle espece de connoissance dans l'art des accouchemens. Quant à MM. Pietre & Deleuryes , après avoir examiné leurs rapports , j'examinerai , relativement à moi , leur personne.

Tous les faits faux de la plainte , tout ce que j'ai réfuté , tout est supposé par ces Messieurs , comme prouvé & même comme avoué par moi. C'est sur ces bases imaginaires que l'on bâtit le rapport qui me doit immoler.

La fureur enfin mene dans ce Mémoire droit au ridicule ; car on y écrit, page 5, que la matrice étant au dehors, « je ne la reconnoissois pas ; » que je la maniois & remaniois ; & qu'enfin un » signe que me fit la garde, me réveilla & m'ap- » prit ce que c'étoit ». *Risum teneatis amici.*

Ces Messieurs font la leçon à la page 36 ; ils disent : « avec de l'adresse *peut-être* on feroit venu » à bout de réduire ». Voilà donc encore un autre *peut-être*. Celui-là prouve que les moyens de ces Messieurs sont des hypotheses qu'eux-mêmes ne croient guere applicables à tous les cas. C'est donc d'après leurs *peut-être* & les injures qu'ils vomissent, qu'il faut, selon eux, que le Magistrat prononce que je suis criminel d'impéritie.

Ainsi, selon ces Messieurs, page 29, *peut-être* » il se présente d'autres causes de renversement » que celles qu'ils ont assignées. Page 32, il y a des » causes de renversement *très-obscurés*. Page 36, » *peut-être* on pouvoit venir à bout de réduire ». Que veulent-ils que l'on conclue de ces *peut-être* ? Qu'en concluent-ils eux-mêmes dans leur per-oraison ? car il y en a une très-longue, & qui vise au pathétique ; le voici : « Nous disons avec » douleur qu'il n'est pas possible d'accumuler à » si haut point faute sur faute : le moins instruit

» des élèves en chirurgie ne commettrait pas
» pas tant & de si lourdes bévues : toute la con-
» duite de ce médecin n'est du commencement à
» la fin qu'un tissu d'impéritie ; mais d'impéritie
» du premier genre». Voilà la conclusion des *peut-être*. Mais tout cela se réduit à une injure grossière que me disent des juges en trois façons différentes. Ils n'avoient pas assez de torts de déraisonner ! falloit-il qu'ils se donnassent encore celui d'injurier ? C'est qu'on croit quelquefois dégrader ce que l'on injurie.

Est-ce donc là le ton des maîtres de l'art , appelés par la Loi pour aider le Juge dans l'application de la loi , se renfermant strictement dans le fait & dans les circonstances qui en dépendent , comme on l'observe au précédent rapport ? Non , assurément : c'est ici une Partie égarée qui produit les mouvemens insensés de la haine dans un délire furieux dont elle est dominée. Hélas ! en quelles mains quelquefois est tombée la balance de Thémis ! Plus la fonction est noble , plus la corruption est affreuse.

Enfin , venons au résumé du rapport. « C'est
» son peu de lumière qui a rendu total le ren-
» versement. C'est son inexpérience , *pour ne rien*
» *dire de plus* , qui lui a fait perdre un tems pré-

» cieux pour la réduction ». MM. Piette & Deleuryes se montrent ici à nud. Ce n'étoit d'abord que des fautes, des bévues, des impérities; mes facultés intellectuelles étoient seules attaquées; c'est ici mon honneur qu'on cherche à flétrir. On a l'audace, après avoir sali l'imagination du lecteur, de le soulever contre les mouvemens intimes de mon ame. Je somme ici MM. Piette, Deleuryes & Nourry de donner une explication claire & cathégorique de cette expression, *pour ne rien dire de plus*, sinon je prendrai acte de leur silence pour les traduire aux yeux du public comme d'atroces calomniateurs, comme des lâches, qui ne savent que fuir après avoir frappé du stylet.

Poursuivons. « C'est par ma conduite, page 39, » qu'une malheureuse femme est aujourd'hui pour » sa vie en proie aux accidens, qui sont la suite » indispensable du renversement de la matrice, » & à d'autres suites plus funestes encore, & plus » ou moins prochaines ». Et à la page 31, « on » ne reconnoît dans ce viscere renversé, rien qui » décele ni vice, ni maladie ». Voilà donc ces Messieurs cherchant à émouvoir le public & les Magistrats par une possibilité d'accidens dont ils ne déterminent ni l'espece, ni l'époque, & qu'en

attendant ils garantissent très-funestes. Le tems a déjà prouvé la fausseté du pronostic qu'avoit établi dans cette affaire M. Thévenot. Ceci me rappelle un singulier trait du célèbre Rouelle. Le frere de ce savant chymiste , très-habile lui-même , avoit été malade : l'illustre Bordeu avoit été appelé & l'avoit guéri parfaitement. Le traitement , quoique couronné de succès & conforme aux principes de l'art , avoit déplu à notre chymiste. Il ne parloit jamais de ce grand médecin qu'avec fureur. Un jour dans sa ridicule colere , il dit : Bordeu ! c'est un ignorant ; il a tué mon frere que voilà.

Après une amphatique imprécation contre ceux qui croient qu'un renversement de matrice est un accident qui peut arriver à tout accoucheur , ces Messieurs apostrophent d'un ton aussi plat qu'indécent, les médecins & chirurgiens qui n'ont pas été de leur avis ; ils attaquent même jusqu'à leur probité , en disant , « vous ne le croyez irrépro- » chable que parce que vous desirez qu'il le soit ». J'ai été l'élève de M. Petit ; j'ai osé entrer dans la carrière qu'il parcourt avec éclat. Est-ce une raison pour rejeter son opinion dans cette affaire ? Quel intérêt avoit à m'absoudre M. Sigault ? Des gens mal intentionnés ont cherché à établir entre
nous

nous une division qui, sans doute, étoit nécessaire à leur intérêt. Quel intérêt avoit à m'absoudre M. Beaudeloque ? J'ai relevé quelques erreurs consignées en son ouvrage. Je lui ai prouvé un esprit de parti dans ce qu'il a écrit, sans être suffisamment instruit sur l'opération de la symphise. J'ai combattu à outrance sa pratique & son opinion sur l'usage du forceps. J'ai même été jusqu'à me servir contre lui, ou pour mieux dire contre sa pratique, qui étoit alors trop instrumentante, de l'arme du ridicule. Ne devoit-il pas avoir un ressentiment à satisfaire, s'il eût tant soi peu ressemblé à MM. Piette & Deleuryes ? Mais nos débats entre M. Beaudeloque & moi ne tiennent qu'à nos opinions. Nous sommes bien loin de l'inimitié : nous nous estimons réciproquement, & nos rivalités ne peuvent qu'être utiles aux progrès d'un art important à l'humanité.

Enfin, il est plaisant de voir ces Messieurs dire aux sept autres : « la lumière de la raison vous » décillera les yeux, vous le verrez tel qu'il est ». Voilà ce que l'on appelle régenter avec un ton bien fier, les gens les plus habiles de la capitale. D'un trait de plume, on va les travestir en malhonnêtes gens qui ferment les yeux à l'évi-

dence. « Vous affirmez qu'on ne peut rien lui im-
» puter : suffit-il de le dire vaguement , & non-
» seulement sans preuve , mais contre des preuves
» péremptoires & des faits accumulés ? » Ces
preuves péremptoires , ces faits accumulés , sont
pour MM. Piette , Deleuryes & Noury , la
plainte & le certificat Thévenot.

Enfin , ces Messieurs s'expliquent franchement
sur le mérite des deux derniers rapports , & l'on
sent que c'est le leur qu'il préfèrent. Mais oubliant
toute bienfaisance , & qu'en qualité de Rappor-
teurs ils doivent être froids & impassibles comme
la loi , ils s'élancent dans l'arène , & sans aucune
attention aux bienfaisances , ils jettent le gantelet
aux sept Rapporteurs qui me sont favorables.
« Réfutez ces preuves avec franchise & vérité ,
» & si vous faites voir que nous nous sommes
» trompés , nous gémirons sur notre erreur ».
C'est-à-dire , qu'ils se réservent le droit de pro-
noncer sur le mérite de la réfutation qu'ils pro-
voquent ; le droit d'y répondre ; le droit d'en re-
demander un autre ; ainsi à force de dits , de
contredits , de certificats , de rapports , d'écri-
tures , de procédures , de faux principes rebat-
tus , combattus , tout arriveroit au point de ne
pouvoir être intelligible pour personne.

C'est-là ce rapport que Me Broffard de Marfillac trouve si fort de preuves & même si intéressant pour le style. La logique, le style du mémoire de M. de Marfillac, rendent tout-à-fait vraisemblable son admiration étrange.

Cette volumineuse production est terminée par un moreeau de sentiment. « Nous condamnons à regret ; il eût été bien plus doux pour nous de justifier ; nous en avons le plus grand desir : la force de la vérité nous a subjugués & nous arrache malgré nous le témoignage que nous lui devons ». Si le ton indécent de ce rapport ne démontroit pas le degré d'aliénation qui l'a rédigé, quelques détails sur Messieurs Piette & Deleuryes feroient voir jusqu'à quel point la justice peut compter sur leur rapport, & moi sur les dispositions amicales dont ils se crépissent.

L'ouvrage que je publiai en 1776, sur l'histoire de la doctrine des accoucheurs anciens & modernes, excita parmi quelques chirurgiens une vive commotion. Le sieur Pietre présuma assez de sa force & de ses talens pour se charger de renverser ce que j'avois établi. On lui attribua une diatribe qui parut contre moi, sous le titre de lettre d'un étudiant en chirurgie. Le raisonnement, le style, tout établissoit merveilleusement

le déguisement. Je répondis , pour donner avec plus d'intérêt un développement aux bons principes que j'avois recueillis & rétablis. Je présume que le sieur Pietre qui , sur son libelle avoit fondé quelque espoir de célébrité , en a pu attribuer la chute & le dédain à ma réfutation ; mais il s'est trompé. Un écrit , où l'on tourne Hippocrate en ridicule , où l'on prend le ton des halles , a détruit tout le piquant qu'offroit la doctrine extraordinaire d'un élève furanné.

Quant à M. Deleuryes , j'ai quelque souvenance que , dans mon ouvrage que je n'avois consacré qu'à des noms célèbres , je mis son livre au rang de ceux qu'il falloit laisser dans leur utile obscurité. *Manet alta mente repositum judicium.*

Je songe encore que mes torts ont pu être aggravés par la circonstance suivante.

Le Pape actuel apprennant qu'à Rome beaucoup de femmes périssoient par l'ignorance des matrones , envoya en France un Chirurgien pour qu'il se formât à la théorie & à la pratique des accouchemens. On confia son éducation à M. Deleuryes : mais l'élève écrivit à Rome une lettre , dans laquelle il se plaignit que M. Deleuryes ne le mettoit pas en état de répondre aux vues de bienfaisance de Sa Sainteté. Cette lettre arriva

avec celle que M. Deleuryes écrivoit amicalement & sans façon au Souverain Pontif pour obtenir en France le cordon noir & une pension. La réponse de Sa Sainteté au prince Doria, son Nonce en France, fut qu'il falloit donner un autre maître au sieur Asdrubal. Le prince Doria me pria de donner chez moi mes soins au sieur Asdrubal. Je lui communiquai tous mes travaux, toutes mes notes, & ce Chirurgien, après 18 mois du travail le plus opiniâtre, est retourné à Rome, où il a été fait (1) professeur public

(1) Copie de la Lettre de M. Asdrubal, à M. Alphonse Leroy.

De Rome, le 6 Février 1785.

MONSIEUR MON CHER MAÎTRE.

. Vos principes sont clairs & très-solides; mais mes talens ne sont pas les vôtres pour les mettre à exécution. Je me flatte qu'avec mes travaux & la méditation de vos principes, & ceux que vous croirez utile de me communiquer, je tâcherai de soutenir mon emploi avec honneur, ainsi que votre gloire. Pour le respect qui vous est dû, Monsieur, je dois vous instruire que le Pape m'a élu professeur public dans l'Université de Rome, dite la Sapienza, & premier Chirurgien-Accoucheur de l'Hôpital Saint-Roch. Mes leçons commenceront pour les hommes après Pâques, & pour les sages-

d'accouchemens pour les chirurgiens & les sages-femmes , & premier chirurgien-accoucheur de

femmes , au mois de Novembre. Les uns & les autres subiront à la fin du cours un examen public devant les professeurs de Rome , & celui qui paroîtra le plus instruit aura une médaille avec le portrait du pape d'un côté , & de l'autre un accoucheur qui présente un enfant à sa mere. D'un côté de la médaille sera l'inscription : *Pio VI. Pontif. max. parenti publico* ; & de l'autre : *Usura vitæ nascentibus adferta.*

C'est un établissement qui formera époque , & qui demande l'assistance de vos talens.

Signé FRANÇOIS ASDRUBAL.

Je pourrois citer plusieurs de mes élèves devenus illustres & honorés de grandes places. Entre autres le feu docteur Demeste , premier médecin de la principauté de Liege , un des promoteurs de la société d'émulation , connu par ses ouvrages sur l'histoire naturelle & la chymie. Pendant deux ans & demi il avoit suivi mes cours ; je lui avois communiqué particulièrement mes travaux. En arrivant à Liege , sa patrie , il pratiqua la médecine & la chirurgie avec un tel succès , qu'il ne pouvoit suffire aux fatigues de la pratique , qui bientôt altérèrent sa santé & l'enleverent à la fleur de son âge.

Je pourrois citer encore le docteur Samoilowitz , premier médecin des gouvernemens de Catherinoslow de la Torride , associé d'un grand nombre d'académies ,

l'hôpital Saint-Roch. Voilà ce qui a produit chez M. Deleuryes l'ulcere incurable de la haine. Il s'est promis vengeance du dédain de M. Andrubal & de son estime pour mes préceptes. Dès-lors M. Deleuryes s'est transformé en grand inquisiteur de la nature. Il a formé un tribunal qui s'est chargé de me trouver coupable envers elle. Ce tribunal a fait l'accusation, les preuves, les écritures & le jugement; si même on laissoit faire M. Deleuryes il feroit l'autodafé.

Je ne répondrai point à la consultation de M. Gaultier, plus absurde, ce qui paroîtra incroyable, que celle de MM. Piette & Deleuryes. Les mêmes faits y sont supposés; les raisonnemens sont plus baroques encore. D'ailleurs, ce rapport est absolument illégal. Lors de l'assemblée de MM. les Rapporteurs, on interrogea M. Gaultier, on lui demanda son opinion. Il

déjà connu par plusieurs ouvrages. Il vint à Paris avec plusieurs autres médecins, & entre autres M. Kourica, homme d'un profond jugement. Pendant 18 mois ils ont été les auditeurs assidus de mes leçons de médecine sur les maladies des femmes. C'est ainsi que le génie de Catherine II rassemble des rayons épars dans l'Europe pour naturaliser dans ses climats le goût, les sciences & les arts.

répondit qu'il n'avoit rien à dire , parce qu'il étoit chirurgien de la malade , & qu'il s'alloit retirer par délicatesse. M. Gaultier m'avoit écrit le 22 Juin 1785 , & s'étoit annoncé comme médiateur dans cette affaire. Il me prie , par sa lettre , de venir chez lui secrètement. Ce n'étoit qu'une démarche hostile. *Fiez-vous à un galant homme* , m'écrivit-il. C'est ainsi qu'il s'annonçoit avec le dévouement le plus sincere. Il va plus loin , il me dénonce la confédération faite contre moi , par quelques-uns de ses confreres. « Je ne suis » pas , m'écrivit-il , comme l'ensemble de la société ». C'est Sinon qui , en présence des Troïens , abjure les sentimens des Grecs ses compatriotes. J'avoue que si j'avois eu l'ombre d'un tort , la bonhomie de ce langage m'eût séduit , & j'eus laissé entrer le cheval de bois dans la place. Mais toutes ces protestations & ces offres du sieur Gaultier , ayant abouti à la proposition de donner de l'argent pour étouffer , disoit-il , cette affaire , je me mis en garde , & lui dis : « je fais ouvrir ma bourse au besoin des mal- » heureux : mais aussi je fais la défendre contre » qui veut la surprendre ».

Furieux de me voir échapper au piège , M. Gaultier provoque la plainte criminelle , &

m'écrivit une seconde lettre , dans laquelle il me fait le reproche d'avoir très-mal parlé de lui , à qui je n'avois eu le désœuvrement de penser depuis ce moment. C'étoit , comme on le sent , pour se couvrir contre les justes reproches que méritoit sa conduite à mon égard. Au reste , je n'ai pas eu plus de confiance aux intentions qu'aux lumières d'un homme qui , en consultation avec MM. Sabatier & Beaudeloque , a ouvert l'avis d'amputer la matrice de Madame Heuzard.

Après avoir réfuté ce groupe de consultants qui , par leurs haines & leurs malveillances , ont fait naître la cupidité du sieur Heuzard ; il ne me reste plus qu'à répondre à son défenseur , M. Broffard de Marillac.

Qu'un jeune Avocat , séduit par l'amour de la renommée , l'impatience dangereuse de se produire au grand jour , ait cru trouver ici une affaire d'éclat ; que même , en servant ses clients , un fol enthousiasme lui ait persuadé que la tutelle de la patrie lui étoit confiée ; qu'enfin cet orateur adolescent ait cherché à soulever contre moi l'indignation des Juges & du Public par une profusion d'apostrophes , d'exclamations , d'exagérations de style , qui , si elles ne constituent

l'éloquence , annoncent au moins l'envie d'en faire paroître , je n'ai point à m'en plaindre ; mais ma modération doit s'arrêter , lorsque suppléant à ces petits moyens par des moyens atroces , Me Broffard travaille à établir contre moi dans les esprits , l'opinion du projet le plus affreux , le projet d'avoir cherché , pour cacher ma prétendue faute , à faire périr la dame Heuzard , qui ne doit au contraire son existence qu'à mes manœuvres sages & réfléchies. Quelque mépris que m'inspire , à moi personnellement , & , j'en suis bien sûr , au public lui-même , une imputation aussi révoltante , je déclare à Me Broffard , qu'animé à mon tour par le zèle social , je me crois obligé , en recourant à tous les moyens de droit convenables , de dénoncer au public un jeune Avocat qui méconnoît la dignité de sa profession au point de s'y inaugurer par la plus lâche des calomnies.

Voici quelques échantillons du mémoire de Me Broffard. Page 6 : « Pourquoi M. Leroy se » conduit-il directement contre les principes de » l'art qu'il se mêle d'exercer ? Voudoit-il ense- » velir dans le tombeau de sa victime , les preuves » physiques de son impéritie ? Ah ! quoique sa » conduite autorise à le penser , quoique l'indé-

» cente exactitude avec laquelle il envoyoit deux
» fois par jour son élève , demander si la ma-
» lade étoit morte , justifie les soupçons du sieur
» Heuzard , nous avouons en notre particulier
» que notre cœur se refuse à le croire criminel.
« Page 42 : le zele social qui nous anime ne
» nous permet pas de faire aucuns sacrifices à
» l'homme dont les opérations tendent à dé-
» truire la population dans sa source. Page 45 :
» est-il maintenant quelqu'un qui doute de l'im-
» périté de M. Leroy ? Peut on réunir plus de
» preuves de ses fautes & de ses délits » ? (On a
vu quel est le singulier genre des preuves).
» Page 52 : les fautes , les délits , les impérities
» sans nombre qu'il a commis en accouchant
» Madame Heuzard , laissent suffisamment entre-
» voir l'épithete que nous pourrions lui donner.
» Qu'il descende dans son cœur & nous dise
» s'il n'a rien à se reprocher. Page 53 : les délits
» dont se plaint le sieur Heufard , non-seule-
» ment sont graves en eux-mêmes , mais ils sont
» des délits publics ». On ne peut se méprendre
sur ces injures & ces imputations atroces. Ce
sont des insinuations d'un homicide prémédité ;
& pour propager davantage toutes ces atrocités ,
conformes à celles du libelle qu'on appelle rap-

port, conformes à celles de l'écrit anonyme qu'on fit contre moi, il y a 10 ans, on a répandu par-tout ce mémoire; on l'a donné sur les boulevards, dans les cafés, aux portes des comédies: il a été mis en vente sur les quais, au Palais-Royal, chez tous les Marchands de Nouveautés, chez le Suisse de l'Ecole de Chirurgie, & enfin envoyé dans presque toutes les provinces, malgré la défense faite, en 1786, à tous les Imprimeurs, par M. le Garde des Sceaux, sur la demande qu'il lui en avoit été faite par l'ordre des Avocats, de vendre aucun mémoire d'Avocat, & contre la menace expresse d'un arrêté du même Ordre, que quiconque en vendroit ou en souffriroit la vente, seroit rayé de dessus le tableau.

Voilà donc M^e Broffard profitant les premiers essais de sa plume à la calomnie, & s'enrôlant parmi des assassins de réputation. Permettez-moi M^e Broffard de donner un conseil à votre jeunesse. On ne brille dans la carrière que vous cherchez à parcourir que par une grande énergie de caractère, par un jugement profond, & par une éloquence naturelle. Mais tout cela n'est rien encore si la probité n'en est la base; & quand on a reçu de la nature ces grandes dispositions, il ne reste plus qu'à travailler pendant

un grand nombre d'années avant de se produire : vous êtes un enfant qui vous blessez , en voulant manier les armes dangereuses des géans. Vous ne connoissez pas même les élémens de la procédure. Vous insultez jusqu'à vos juges ; car vous voulez faire entendre qu'ils m'ont fait la faveur de ne pas faire juger la cause à l'Audience. Mais cette affaire n'étoit pas susceptible d'Audience. Cette affaire mise dans l'origine en délibéré , tous les incidens relatifs devoient également être mis en délibéré ; car l'accessoire est inséparable du principal.

Vous dites que pour ne rien avancer d'inexact vous puiserez vos faits dans la plainte. Mais c'est bien mal-adroit à vous , n'y ayant pas d'information. Pouvez-vous prendre ce qui est dit dans une plainte pour une base ? Celui qui se plaint est-il exact ? & n'a-t-il pas grande attention à faire tous les faits qu'il croit lui être nuisibles ? La Justice n'est-elle pas en garde contre les faits d'une plainte qui presque toujours sont mensongers ? J'ai expliqué les faits de la plainte , & vous n'avez ni reproché , ni balancé mon explication. Pour me forger coupable , vous avez suivi la marche de MM. Thévenot , Deleuryes & Piette. Des calomnies bien démontrées , je

l'espere , des faits faux dénués de l'apparence de preuve ; ce sont-là vos preuves , & même vous outrepassiez les rapports calomnieux.

Mais en me défendant contre les plus odieuses imputations , plusieurs endroits du mémoire , & la profusion avec laquelle on l'a répandu , montrent à découvert que toute cette affaire n'est qu'une espece de représentation pour le compte de quelques personnes , qui , sous prétexte de défendre l'honneur & le bien de leurs corps , ne me poursuivent que pour leur intérêt propre.

En 1776 , dans l'écrit anonyme & calomnieux que l'on publia contre moi , on me reprocha mon adoption pour la doctrine de Smellie , médecin Anglois & accoucheur très-habile : on se persuada que mon jugement avoit été déterminé par un esprit de corps ; que je voulois reporter à la médecine l'exercice d'un art qui appartenoit , disoit-on , exclusivement aux chirurgiens. On me dénonça comme un ambitieux ennemi de la chirurgie , qui l'attaquoit dans ses foyers & démembroit une partie considérable de son empire.

Me Brossard reproduit les mêmes idées dans son mémoire. Il y semble plus occupé des intérêts des chirurgiens que de ceux du sieur Heuzard : c'est qu'en effet les uns sont plutôt sa partie que

l'autre. Dès son exorde il dit que la partie des accouchemens est pour les chirurgiens une propriété qui leur est acquise par le droit, autant que par le fait : c'est, dit-il, *le patrimoine honorable des membres de la chirurgie*. Il fait plus, il differte sur l'art ; il établit des principes, fait des distinctions, & trace d'une main assurée à la médecine ses limites. A l'appui de ces assertions, il traduit des textes de manière à faire croire, ou qu'il ne les entend pas, ou qu'il les falsifie (1).

« L'accoucheur, dit-il page 10, a la pratique
» sans laquelle il est impossible de bien accou-
» cher ; & le médecin ne doit avoir que la théo-
» rie des accouchemens ». Me Broffard, page 52,
en donne la raison suivante : « Le médecin qui
» s'adonne à l'étude de son art, obligé de suivre
» de longues & pénibles études pour se perfec-
» tionner dans une science aussi vaste que difficile,

(1) Voici comme M. Broffard traduit l'article 10 des statuts de la Faculté : *Doctores qui chirurgicos docent chirurgica tantum doceant id est quæ ad operationem manuum pertinent*. M. Broffard traduit, que les Chirurgiens enseignent la théorie de leurs opérations aux Chirurgiens qui seuls les mettent en pratique. Mais voici la traduction exacte : que les Médecins qui enseignent les Chirurgiens ne leurs apprennent que la chirurgie, c'est-à-dire, ce qui regarde les opérations.

» ne peut pas en même tems se livrer à la pra-
» tique & aux opérations. A la page 10, il dit :
» l'accoucheur , quand il a l'expérience fuffifante ,
» connoît tous les accidens , les prévient ou les
» répare. Le médecin , s'il les connoît , ne fait ni
» les prévenir , ni les réparer , puisqu'il n'a pas la
» pratique. Enfin , pour finir le paralelle , le mé-
» decin peut avoir la tête ; mais l'accoucheur a
» toujours la main ».

J'imaginois que pour comparer entre elles
deux parties d'un art auffi sublime que l'art de
guérir , il falloit un fens profond , des rapports
précis , de grandes idées.

La réponse la plus fimple à ces vagues & tri-
viales diftinctions , c'est l'histoire même de l'art
de guérir. En Egypte , où nâquit cette fcience ,
en Grece , où elle fut mife en honneur par Hip-
pocrate , la médecine & la chirurgie n'ont ja-
mais été féparées , ni pour la théorie , ni pour
la pratique. Ces divifions furent également in-
connues aux Romains ; & à moins qu'on ne pré-
tende que par la fucceffion des tems l'intelli-
gence humaine s'est détériorée , le bon fens feul
conduira à penfer qu'étant auffi analogues dans
leur objet , dans leurs effets , ces deux arts , ou
plutôt ces deux parties du même art , doivent ,
pour

pour l'intérêt de leur progrès, ne faire qu'un même corps de doctrine & être réunies dans les mêmes études. Enfin, si dans le mémoire du sieur Heuzard, page 52, on prétend que ces deux arts sont incompatibles, l'exemple d'Hippocrate, de Galien, de Boerhaave & de tant d'autres qui les ont cultivés & pratiqués l'un & l'autre, pourront, j'imagine, balancer une autorité aussi puérile que celle de M. Brossard de Marillac.

La séparation de la médecine & de la chirurgie ne remonte pas en France au-delà du septième siècle. Elle fut l'ouvrage de la bizarrerie de nos formes sociales. Dans ces tems d'ignorance, les ecclésiastiques étant les seuls lettrés, ils durent être seuls dépositaires de l'art de guérir; une fausse interprétation littérale d'un canon dont la barbarie des mœurs fit méconnoître l'esprit, *ecclesia abhorret sanguinem*, l'église a horreur du sang, déterminna les médecins qui étoient alors tous Clercs, à abandonner à des Laïcs, qu'ils instruisirent eux-mêmes, toutes les opérations chirurgicales: delà il s'éleva deux professions différentes pour le même art. En vertu de leur droit primordial, les médecins conserverent toujours l'étude & même l'enseignement de la chirurgie

mais les chirurgiens, par une extension des droits qu'on leur avoit accordés, & par un effet inévitable de l'affinité des deux arts & de la nécessité de les appliquer souvent l'un & l'autre aux mêmes circonstances, envahirent par le fait, & en très-grande partie, l'exercice de la médecine.

Je demanderai à mon tour à Me Brossard, en me servant de ses propres expressions, pourquoi la médecine, qui, à raison de ses difficultés & de son étendue, exige de longues & pénibles études, au point de nécessiter, selon lui, une séparation absolue de la pratique de la Chirurgie; pourquoi, dis-je, les chirurgiens s'ingèrent tous les jours de l'exercer sans l'avoir aucunement apprise? La médecine n'auroit-elle des difficultés que pour le médecin qui l'étudie dans toutes ses branches, qui la poursuit sous tous ses rapports? Et ne feroit-elle accessible & facile que pour le chirurgien, qui, appelé à d'autres travaux, n'a ni le tems, ni les moyens d'en apprendre la théorie?

Si les médecins veulent exercer la chirurgie, ils l'ont étudiée dans toutes ses branches; cette étude même compose la première instruction des cours de médecine. N'est-il pas ridicule de prétendre qu'un art qu'ils ont étudié, & dont plu-

fieurs ont enseigné publiquement la théorie aux chirurgiens , comme je l'ai fait en 1782 dans nos écoles de médecine , puisse leur être interdit dans la pratique ? Comme si la marche naturelle pour aller à la pratique d'un art quelconque , n'étoit pas d'en apprendre auparavant la théorie ? D'ailleurs , c'est des médecins que les chirurgiens tiennent primitivement le droit d'exercer & d'enseigner la chirurgie. Les médecins qui autrefois étoient clercs en France , & qui , comme je l'ai dit , avoient trop négligé l'exercice de la chirurgie , sentirent néanmoins la nécessité de régler l'empirisme. Ils formerent à la théorie de la chirurgie des laïcs qui fréquenterent leurs écoles , sous le titre de cliens de l'Université : la faculté leur accorda le droit de former des élèves ; mais ces chirurgiens qu'on appella lettrés , & qui ne devoient former leurs élèves qu'à la pratique des opérations , aspirèrent à enseigner la théorie. Ils se séparèrent des médecins & abandonnerent les petits travaux de la chirurgie à d'autres chirurgiens inférieurs , qui demandèrent à la Faculté un enseignement qu'elle accorda. Après plus de 100 ans de divisions , de prétentions , de rivalités , la Faculté rétablit l'union entre ces deux branches de la chirurgie ; & cette époque qui

sembloit promettre dans toute la médecine une heureuse unité , produisit une division dangereuse dans l'art de guérir. La Faculté se relâcha en faveur des chirurgiens , de son droit d'enseignement , & ne se réserva que le droit qu'elle a encore d'être représentée par le Doyen , & deux de ses professeurs , à la réception de chaque Chirurgien. D'après ce que nous venons de dire , il est évident que la chirurgie est bien plus véritablement , par le droit , le patrimoine des médecins que celui des Chirurgiens.

Il y a plus , l'art des accouchemens , par sa nature , fait plus partie de la médecine que de la chirurgie ; c'est ce que démontre , je l'espère , l'opuscule que je publie avec ce mémoire.

Les maladies qui accompagnent la grossesse , celles sur-tout qui suivent les couches , sont si communes , si graves , si opiniâtres dans les grandes villes , si difficiles à connoître , à distinguer , à traiter , que j'ose assurer que c'est la partie de la médecine qui exige le plus de talent , le plus de travail & d'observations. L'accouchement lui-même est bien moins du ressort de la chirurgie que de la médecine ; c'est une opération de la nature qui bien rarement exige le secours de la main. Lorsque le flambeau de la

médecine aura éclairé sur le mécanisme de cette opération , un jour viendra , je l'espère , qu'on assurera la vie de toute femme dans son accouchement , & qu'on conservera le plus grand nombre de celles qui périssent de maladie dans les suites. Si dans l'état de sociabilité , la nature a chez la femme une énergie moins forte ou moins réglée que chez les femelles des animaux , les progrès de l'art , fruits de cette même sociabilité , doivent leur offrir des secours contre les dangers auxquels les exposent une constitution altérée.

En Angleterre , les médecins enseignent & pratiquent l'art des accouchemens. Le Roi de Prusse , le souverain de l'Europe qui s'est le plus occupé de la population dans ses états , & chez qui cette population s'est accrue de plus d'un tiers dans le cours de son regne , a ordonné que les médecins se livrassent à la pratique des accouchemens.

Mais c'est m'occuper trop long-tems d'une discussion misérable par elle-même. L'art & ses progrès , voilà ce qui doit être l'objet de notre ambition ; voilà ce qui seul intéresse le public , & non de vaines prétentions , de petites rivalités , qui ne peuvent arrêter son attention que

pour exciter son mépris. Il est vrai que jamais ces rivalités n'ont été provoquées par des chirurgiens célèbres. Un bon médecin, un habile chirurgien ont droit à la considération publique ; & la vraie distinction est celle que commande la différence des talens.

Si déjà ma réponse n'étoit trop longue, j'aurois donné un extrait de celle que je fis en 1776 à un virulent écrit qu'on publia contre moi. Si l'on y recourt (1), on y verra ma justification sur les mêmes reproches, sur les mêmes principes. Dès ce tems, la pratique des accouchemens de la part d'un médecin, étoit dénoncée au public, comme une chose monstrueuse, comme une invasion sur le patrimoine des chirurgiens. Dès ce tems, on m'imputoit des homicides avec la bonne foi ordinaire aux anonymes. On me prodiguoit des injures du même ton & avec la même noblesse de style qu'aujourd'hui. Le tems donné aux réfutations est un tems perdu pour l'étude ; c'est ce qui me fait éviter avec soin tout ce qui pourroit m'instruire des brigues sourdes, des menées clandestines de ceux

(1) Cet ouvrage est intitulé : *Alphonse Leroy à son Critique*. Chez le Clerc, Libraire, quai des Augustins, 1776.

qui cherchent à me persécuter ; & j'avoue que si la loi ne m'avoit forcé à me défendre, je n'aurois payé les injures de mes agresseurs, que par le silence & le mépris.

Les attaques de mes calomniateurs se reproduisent à des périodes marquées. Ainsi qu'ils se rappellent dans 10 ans à pareille époque, qu'ils me doivent un libelle, & que j'attends, comme à l'ordinaire, une bonne accusation d'impéritie & d'assassinat. C'est pour eux un engagement d'honneur auquel, sans doute, ils ne manqueront pas. *Signé*, ALPHONSE LEROY.

DESMARAIS DE ROCHECOURT, Proc.

